



La Mort, une constante chez MALLARMÉ

Boubou SÈNE

Université Cheikh Anta Diop, Sénégal

boubou_fa@yahoo.fr

Résumé : Chez Mallarmé, le thème de la mort est récurrent dans son œuvre poétique. De par la fécondité de l'écriture et du caractère symbolique du thème, le poète y déploie toute la ferveur de verbe. Découlant d'une existence triste et morose, la mort quand elle frappe laisse la place à la tristesse, le chagrin et la désolation, créant ainsi un grand vide, un néant que le poète tente de restaurer dans la poésie. Ainsi, l'abondance des « Tombeaux » et de tous les poèmes qui abordent cette thématique funeste témoignent de cette volonté de prendre sa revanche sur l'existence décevante dans l'écriture, mais aussi d'assurer une sorte de triomphe et de pérennité de la vie (de ses héros) dans un-au-delà post-mortem. Donc, de la mort métaphorique (Tombeau), en passant par le suicide, à la mort symbolique et spirituelle (mort divine, mort symbolique et résurrection du poète), l'écriture poétique se construit et se déconstruit dans la dialectique du rêve et de la réalité, du profane et du sacré, de l'idéalisme et du symbolisme dans un foisonnement verbal et visuel, multidimensionnel.

Mots-clés : symbolisme, mort, écriture, suicide, métaphore.

Death, a constant in MALLARME'S work

Abstract: In Mallarmé's work, the theme of death is a recurring element in his poetry. Through the fertility of writing and the symbolic nature of the theme, the poet unleashes the full fervor of his words. Stemming from a sad and gloomy existence, death, when it strikes, gives rise to sadness, sorrow, desolation, creating a vast emptiness. A void that the poet attempts to restore through poetry. Thus, the abundance of "Tombs" and other poems addressing this mournful theme reflects a desire to exact revenge on a disappointing existence through writing, while also ensuring a form of triumph and continuity of life (of his heroes) in a post-mortem afterlife. Therefore, from metaphorical death ("Tomb"), through suicide, to symbolic and spiritual death (divine death, symbolic death, and resurrection of the poet), the poetic writing is constructed and deconstructed in the dialectic between dream and reality, the profane and the sacred, idealism and symbolism in a verbal and visual, multidimensional abundance.

Keywords: symbolism, death, writing, suicide, metaphor.

Introduction :

La mort est un thème qui a préoccupé la plupart des poètes en ce qu'elle se révèle comme un aspect irréductible de la condition humaine. Et chez Mallarmé, la mort est une constante qui structure la vie et l'aventure poétique. Elle est présente dans l'œuvre et dans la conscience du poète comme une obsession.

Ainsi, la mort devient une thématique féconde en ce qu'elle alimente l'écriture poétique, tant par la diversité et par l'originalité. « La faucheuse » nous ravit des personnes qui nous sont chères et laisse un néant, un vide que le poète ne saurait combler que dans la douleur, le chagrin, la désolation. De la triste réalité funeste en passant par les visions extraordinaires, Mallarmé, avec toute la splendeur du Verbe poétique expose à travers le thème de la mort, la dialectique de la déconstruction et de la construction, du profane et du sacré, du rêve et de la réalité, de l'idéalisme et du symbolisme.

Devant une telle fécondité émanant du thème de la mort, on peut se poser la question à savoir, comment à travers un « moi » en résurrection, Mallarmé parvient-il à aborder le thème de la mort dans ses différentes facettes ? En d'autres termes, comment la mort est vécue en soi avant de se développer et de se transmuier dans le verbe poétique pour nourrir une esthétique complexe et multidimensionnelle ?

Pour élucider en profondeur ces différentes questions, nous nous intéresserons d'abord à la vie douloureuse de Mallarmé, à travers son expérience personnelle face la mort de proches afin de mieux analyser et comprendre comment la mort se manifeste dans son écriture poétique. Ensuite, nous nous focaliserons sur le suicide que le poète évoque avec une certaine singularité. Enfin, nous mettrons en exergue la fameuse crise du poète en quête d'un « moi » ressuscité, pris en charge par une mort symbolique et spirituelle.

1. La mort métaphorique

Chez Mallarmé, la femme est omniprésente dans toute son œuvre poétique. Et dans cette représentation féminine, le poète esquisse en filigrane, la figure de sa sœur Maria, par le biais impressionnant réseau très complexe et subtil. Si dans la plupart du temps, la femme se présente à travers l'évocation des souvenirs, elle est souvent évoquée de manière dramatique et tragique. Ainsi, la mort apparaît de manière récurrente comme un indésirable compagnon qui vient hanter et rompre toute relation sororale et affective. La mort de la sœur, vécue dans toute sa tragédie est transcrite dans l'écriture poétique avec toute la ferveur du verbe qui porte les stigmates d'une âme en proie au chagrin et à la chute de

l'âme. Dès lors, le poète blessé, par ces subites disparitions ressasse dans son œuvre ses ressentiments avec une verve poétique très émouvante :

Il sera dit, Seigneur, qu'avec les épis d'or
Elle aura vu tomber son front, où l'auréole
Qui d'ans en ans pâlit étincelait encore !
Qu'avant le soir la main a fermé sa corolle !
Il sera dit qu'un jour, jaloux de sa beauté,
Tu lanças sur son toit l'archange à l'aile noire !
Que tu brisas sa coupe avant qu'elle y pût boire :
Qu'elle avait dix-sept ans, qu'elle a l'éternité !

Mallarmé (1995 :4)

Et faudrait-il voir dans la profusion de la mort dans la poésie mallarméenne « une métaphore obsédante » pour parler comme Charles Mauron (1964 : 30) ou plutôt une revanche du poète sur la mort ?

En effet, la vie du poète est jalonnée par le spectre de la mort. Déjà dès sa tendre enfance, à l'âge de cinq ans, sa mère Elisabeth Desmolin était morte en 1847. A cette épreuve douloureusement et précoce, s'ajoute, dix ans plus tard (1857), une souffrance sans borne : la mort de sa sœur Maria. C'est la mort de cette sœur adorée qui a véritablement bouleversé sa vie et qu'il ne cesse de reprendre avec une tension émotionnelle revécue intensément dans ses poèmes. En outre, en 1859 la mort de sa jeune amie anglaise Harrieth Smyth vient combler sa souffrance et sa désolation. C'est cette période que Charles Mauron appelle « le cycle des deuils ».

La mort laisse un grand vide avec comme corollaire, la désolation, la solitude et la tristesse. Le constat désolant d'une enfance morose, caractérisée par l'abandon de son père et la mort précoce de sa mère font découvrir au jeune Mallarmé les réalités d'un monde cruel, une expérience de séparation et de manque. C'est ce qui va nourrir son inconvenance sociale et son anticonformisme :

Orphelin, déjà, enfant avec tristesse pressentant le Poète, j'errais vêtu de noir, les yeux baissés du ciel et cherchant ma famille sur terre »

Mallarmé (1951 : 559)

Ce sentiment de tristesse et de solitude devient plus intense avec la mort de sa sœur adorée « la blanche créature ». Ce « désert d'ennui » et solitude le précipite à un vide, un néant indicible :

Depuis que Maria m'a quitté pour aller dans une autre étoile J'ai toujours chéri la solitude. Que de longues journées, j'ai passées seul avec mon chat. Par Seul, j'entends sans un être matériel et mon chat est un compagnon mystique, un esprit. Je puis donc dire que j'ai passé de longues journées avec mon chat et, seul, ...car

depuis que la blanche créature n'est plus, étrangement et singulièrement j'ai aimé
tout ce qui se résumait en ce mot : chute

Mallarmé (1951 :270)

En plus du vide et la tristesse que la mort engendre, Mallarmé expose l'une
des conséquences les plus cruelles et ingrates, c'est l'oubli de la défunte :

Elle est morte !...et demain le siècle qui succombe
Lui donnera l'oubli, cette seconde tombe !
Foulant sa cendre aux pieds les autres passeront,
Sans prier à genoux, sans détourner le front !
D'autres épis comme elle avant qu'on ne moissonne
Tomberont : d'autres pleurs couleront : et personne
En entendant son nom, hélas ! ne sourira !
Elle est morte », dit-on, et chacun l'oubliera.

Mallarmé (1951 :9-10)

Si l'homme est mortel et appelé à disparaître, ses actes et sa mémoire, par
contre, devront être sauvegardés dans la mémoire individuelle et collective. A
ses yeux, le devoir de mémoire est une obligation, c'est ce devoir de mémoire
collective que Senghor, à juste raison, réclamait pour les tirailleurs sénégalais
enfermés dans les caves de l'oubli et de l'anonymat.

Ainsi, même si mourir c'est disparaître au risque de se faire oublier, chez
Mallarmé, paradoxalement, la mort rend immortel la défunte dans les cœurs et
les esprits. C'est cette immortalité, en vérité, hyperbolique qui se dégage en
filigrane dans presque ses tombeaux et ses hommages dédiés à des disparus,
comme c'est le cas ici pour sa sœur Maria :

Oh ! non ! doit-on donc l'oublier ?
Qui sut se faire aimer ne meurt pas tout entier !
On laisse sa mémoire, ainsi qu'aux nuits l'étoile
Laisse une blanche lueur qu'aucune ombre ne voile :
Et, mort en son cercueil, on revit dans les cœurs !

Mallarmé (1951 :8)

Contrairement chez Baudelaire qui décrit avec délectation et plaisir la face
hideuse et morbide de la mort dans *Le mort joyeux* (Les Fleurs du Mal), chez
Mallarmé, elle est évoquée avec la décence et le respect, voués à la pureté de l'être
disparu. Ainsi, la mort, quand elle ravit des êtres chers, laisse une image sublimée
dans la conscience du poète. A cet effet, la mort devient une fascination et une
idéalisée qui prennent les contours de la beauté. Dans la vision mallarméenne,
le mort se transforme en ange dans un univers enchanteur et nimbé de
métaphores lumineuses :

A notre maison blanche où chante l'hirondelle
Dans un bois verdoyant, vous viendrez « disait-elle »
Nous cueillons les fleurs que cachent les grands blés,
Le soleil, qui les dore, a fait mes pieds ailés,
Et, le soir, au foyer où chaque cœur s'épanche
Nous ferons pour ma mère une couronne blanche...

Mallarmé (1951 :7)

Par ailleurs, chez Mallarmé, l'évocation de la mort est inséparable de la rêverie. Si la mort appelle le rêve dans sa splendeur à travers les souvenirs, le rêve aussi ne peut être sans des images funestes. Ainsi, la veine onirique se nourrit du souffle macabre, imprégné de mystère inhérent à la mort, un au-delà nourri d'incertitude. Mais, pour Mallarmé, le poète, à l'image de Rimbaud qui « inspecte l'invisible et entend l'inouï » (1984 : 205), recule les frontières de la mort en instaurant des visions surnaturelles dans un au-delà, un ailleurs où la vie semble continuer, voire éternelle. A ce niveau, on retrouve des visions insolites, surprenantes et délirantes :

Non !...tout n'est pas perdu ! pour endormir leurs pleurs,
Le soir, elle viendra sous les ailes d'un ange
A ses sœurs murmurer des neuf chœurs la louange !
Dans leurs rêves dorés, ses frères sur leur front
Sentiront un baiser, et ravis, souriront !
Quand la brise des nuits sous la lune argentée
Gémira par le parc en la feuille embaumée,
On la verra passer comme une ombre d'azur
Et le matin la fleur sera d'un bleu plus pur ! »

Mallarmé (1951 :8)

Ces visions, qui frôlent l'hallucination et le délire, constituent le lit d'une poétique de la mort où se greffent mythes, personnages historiques et ressentiments. Les figures mythologiques évoquées, au-delà du caractère irréductible de la mort, suggèrent une insouciance post-mortem, à travers les contrastes et une banalisation des actes naturelles de la vie. D'ailleurs, la marche du poète avec « un habit noir » est à saisir dans ce sens :

Dante, au laurier amer, dans un cercueil se drape,
Un linceul fait de nuit et de sérénité :
Anacréon, tout nu, rit et baise une grappe
Sans songer que la vigne a des fleurs, l'été.

.....

Mais j'aime peu voir, Muse, ô reine des poèmes,
Dont la toison nimbée à l'air d'un ostensor,
Un poète qui polke avec un habit noir.

Mallarmé (1951 :21)

Sur un autre registre, cette vision sublimée et insolite de la mort mêle le profane et le sacré et dénote un univers de mystère et d'énigme, perceptible dans les poèmes dits « les Tombeaux ». Cela est notoire dans le *Tombeau* dédié à Paul Verlaine, poème écrit à l'occasion de l'anniversaire de sa mort.

Le noir roc courroucé que la brise le roule
Ne s'arrêtera ni sous de pieuses mains
Tâtant sa ressemblance avec les maux humains
Comme pour en bénir quelque funeste moule.

.....
Qui cherche, parcourant le solitaire bond
Tantôt extérieur de notre vagabond-
Verlaine ? Il est caché parmi l'herbe, Verlaine
A ne surprendre que naïvement d'accord
La lèvre sans y boire ou tarir son haleine
Un peu profond ruisseau calomnié la mort.

Mallarmé (1951 :71)

C'est dans cette même perspective, suite à la mort de Théophile Gautier, le 23 octobre 1872, que Mallarmé a rédigé *Toast Funèbre*, un poème pour célébrer la disparition du « Maître ».

Si le titre relève de l'insolite et du paradoxe, le discours poétique semble traduire une glorification implicite du Poète. La symbolisation de la mort est prise en charge par des métaphores carcérales (« ce beau monument », « le sépulcre solide ») aux figures pierreuses. Certes, la mort « enferme tout entier » le poète dans un espace de dureté où il ne saurait échapper physiquement, mais le génie poétique triomphe de la mort car la survie du poète est assurée par l'immortalité de son Verbe : « Le splendide génie éternel n'a pas d'ombre » (Mallarmé (1951 :521). La disparition du poète laisse un symbole, un « fatal emblème » qui inspire « de chanter l'absence du poète » et, au-delà « la gloire ardente du métier ».

De même, cette figure solide de la mort (« la tombe », « calme bloc », « ce granit ») qui voue à « l'avare silence » du défunt, on la retrouve aussi dans Le tombeau d'Edgar Poe. La mort par son caractère matériel semble défier le temps mais ne saurait réduire qu'au Néant (« Du sol et de la nue hostiles ») le poète, car le Verbe et, au-delà, l'Esprit échappent au temps. Paradoxalement, la mort limite la vie du poète mais elle se révèle incapable de limiter le destin puisque la figure post-mortem du défunt, à travers ses œuvres et surtout son Esprit, traverse les frontières du Temps (de la vie) : « Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change.» (Mallarmé (1951 :70)

Cette image pierreuse de la mort (« le marbre ») est présente aussi dans *Le Tombeau de Baudelaire*. La comparaison de Baudelaire à un « temple » informe sur

l'importance que Mallarmé accorde au poète des *Fleurs du Mal*. Si Mallarmé s'est très tôt intéressé à Baudelaire, c'est par la dimension spirituelle de sa poésie. C'est pourquoi Mallarmé, dès ses premiers poèmes, s'est inspiré de ce maître, ou plutôt de ce tuteur spirituel. Si le « temple » suggère l'idée d'un lieu sacré où l'on entre pour célébrer un culte, c'est que Baudelaire a permis à Mallarmé de s'imprégner d'une aura spirituelle et mystique. C'est pour cette raison que l'hommage, à l'image de Baudelaire, est empreint de mysticité et de mystère. Le tombeau livre, comme un secret de mort, des images surnaturelles de vomissure et de bave :

Le temple enseveli divulgue par la bouche
Sépulcrale d'égout bavant boue et rubis
Abominablement quelque idole Anubis
Tout le museau flambé comme un aboi farouche

Mallarmé (1951 :70)

Ce secret du tombeau relève d'un certain occultisme, tributaire de ce que l'on pourrait appeler la nécromancie, une science occulte qui prétend instaurer une relation mystique et mystérieuse avec les morts pour obtenir des révélations portant sur le présent et sur l'avenir. Et ce penchant pour les morts semble traduire le rapport passionnel et mystique que Mallarmé entretient avec eux et qui est très perceptible dans tous les Tombeaux :

Sur les bois oubliés quand passe l'hiver sombre
Tu te plains, ô captif solitaire du seuil,
Que ce sépulcre à deux qui fera notre orgueil
Hélas ! du manque seul des lourds bouquets s'encombre.

Mallarmé (1951 :69)

L'impression générale qui se dégage à travers le *Tombeau de Baudelaire* et de tous les autres tombeaux, c'est comme si Mallarmé voulait démontrer la dialectique de la mort et de l'immortalité, en ce que la mort enferme le poète dans un gouffre où il continue de vivre. C'est comme si, dans les tombeaux, la vie continue ou plutôt c'est « la vraie vie » qui commence, celle qui serait assurée par l'œuvre dans la postérité.

Au demeurant, l'idée de la mort chez Mallarmé peut apparaître de manière surprenante dans ces poèmes en ce qu'elle peut être suggérée par le suicide.

2. Le suicide

Ailleurs, la mort transparaît à travers le suicide. Dans *Le sonneur* et *Les fleurs*, la mort suicidaire soulage respectivement de la fatigue de la quête d'un Idéal inaccessible et de la souffrance de la vie. Le poète, lassé et exaspéré par les turpitudes de la vie et de son échec face à ses aspirations idéalistes, envisage dans une velléité satanique d'abrégé sa vie :

J'ai beau tirer le câble à sonner l'Idéal,
De froids péchés s'ébat un plumage féal,
Et la voix me vient ne me vient que par bribes et creuse !
Mais, un jour, fatigué d'avoir enfin tiré,
O Satan, j'ôterai la pierre et me pendrai. »

Mallarmé (1951 :36)

.....
O Mère qui créas en ton sein juste fort,
Calices balançant la future fiole,
De grandes fleurs avec la balsamique Mort
Pour le poète las que la vie étiole.

Mallarmé (1951 :34)

Le suicide, comme la suite logique et tragique d'une existence marginale et infernale, est perceptible aussi dans le poème, *Le guignon*. La pendaison des pauvres, ces laissés- pour- compte de la société, reflètent, même si le poète qualifie cet acte de ridicule, à la fois un geste de soulagement de ces parias, mais aussi la responsabilité tacite et implicite de la société méprisante, en d'autres termes sa culpabilité dans cette mort :

Quand en face tous leur ont craché les dédain,
Nuls et la barbe à mots bas priant le tonnerre,
Ces héros excédés de malaises badins
Vont ridiculement se pendre au réverbère.

Mallarmé (1951 :30)

Cette vision paradoxale de la mort qui console et qui sauve du désespoir est clairement exprimée par Baudelaire, lui qui s'est tant intéressé à la mort en ce qu'elle constitue « le grenier mystique » :

C'est la Mort qui console et sauve, hélas ! et qui fait vivre
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
.....
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir
.....
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique »

Baudelaire (1989 :158)

Ainsi, le suicide et la mort aussi bien chez Baudelaire et chez Mallarmé, libèrent l'homme dans contraintes de la vie et offre l'espoir d'un au-delà prometteur. Par ailleurs, le penchant suicidaire on le rencontre aussi dans Hérodiade où la vierge se tourne de la vie et est déterminée à mourir :

[...] je meurs, et j'aime
A renaître [...].

Mallarmé (1951 :33)

Cependant dans le suicide, l'acte est parfois perçu comme un acte de grandeur. En cela, le lexique de la gloire est constamment livré à côté de la mort sous toutes ses formes. Même si le poème *Victorieusement fui* présente la mort comme beau « le suicide beau », on repère des éléments indissociables de l'évocation de la mort tels que « le combat », « le triomphe » et le « rire ». Bref, la mort, le combat, le triomphe, la grandeur et le rire structurent l'univers thématique et lexical des poèmes relatifs à la mort :

Victorieusement fui le suicide beau
Tison de gloire, sang par écume, or, tempête !
O rire si là-bas une pourpre s'apprête
A ne tendre royal que mon absent tombeau.
Mallarmé (1951 :68)

Mais pour Mauron (1964 : 44), loin d'être des associations gratuites, ces éléments tirent leur source dans « un processus inconscient » qui établit un impressionnant réseau complexe d'images et de thèmes imbriqués grâce à une lucidité créatrice inégalable. Dans cette perspective on pourrait mieux comprendre les images obsessionnelles de la femme et de la mort rappelant la défunte sœur Maria. Tout ce que le poète consacre d'essentiels dans sa poésie, on le retrouve savamment tissé autour ces images : le Beau, l'Idéal, le Néant, le Rêve, Même l'image obsessionnelle de la mort est présente jusque dans la disposition formelle du Livre. Par son pliage, « indice, quasi religieux », et par son volume, le Livre est assimilé à un tombeau de l'âme. En cela, le tombeau devient, ce que Charles Mauron appelle, « une métaphore obsédante ». (1964 : 30)

Le pliage est, vis-à-vis de la feuille imprimée grande, un indice, quasi religieux ;
qui ne frappe pas autant que son tassement, en épaisseur, offrant le minuscule
tombeau, certes de l'âme.

Mallarmé (1951 : 379)

En outre, dans *la Scène* l'élan contemplatif de la nourrice sur un ciel crépusculaire où déclinent les derniers rayons de soleil, jumelé à la nature funeste, symbolise la mort du Ciel et préfigure la mort de la Hérodiade. Ce présage de la chute et de la mort, comme une prophétie, transparait aussi dans *l'Ouverture ancienne* à travers le suicide d'un oiseau qui refuse l'infini du ciel par un acte narcissique et mystérieux :

Ah ! des pays déchus et tristes le manoir !
.....
[...] l'eau reflète l'abandon
De l'automne éteignant en elle son brandon
Du cygne quand parmi le pâle mausolée
Où la plume plongea la tête, désolée.

Mallarmé (1951 :43)

Ces prédictions funestes se transforment en certitude dès la crise de Mallarmé en 1866. En effet, cette crise extraordinaire, vécue comme un drame sans précédent dans l'histoire de la littérature française, se révèle comme une crise métaphysique qui pourrait être appelée la crise de la mort, une mort doublement symbolique.

3. La mort symbolique ou spirituelle

D'abord, cette crise passe par une lutte avec soi (pendant deux ans, « une agonie » selon Mallarmé) et aboutit à la mort du moi, mais un moi ressuscité. Donc, mourir pour le poète c'est parallèlement se ressusciter et revivre avec un moi restauré : c'est la dialectique de la mort et de la résurrection. Cette renaissance de soi, tel le phœnix qui renaît de ses cendres dans la célèbre légende, à travers la mort sublimée en une résurrection spirituelle est très visible dans la fameuse correspondance de Mallarmé :

[...] Je suis mort, et ressuscité avec la clef de pierreries de ma dernière Casette spirituelle.

[...] j'ai l'esprit calme : l'agonie terrible, ou la naissance (ce qui est la même chose) de la Pensée est finie, et une mort magnifique a succédé.
Mallarmé (1995 :358)

A ce stade de germination spirituelle, la mort, loin de transformer en ange comme dans la période antérieure à la crise, permet une réconciliation avec soi-même, une sorte de réincarnation de son être. Ainsi, cette mort symbolique, fonctionne comme une médiatrice entre l'homme et son être et, au-delà entre l'homme et l'Univers, en une harmonie et un équilibre qui passent par l'impersonnalité :

[...] je suis maintenant impersonnel, et non plus Stéphane que tu as connu, -
mais une aptitude qu'à l'Univers Spirituel à se voir et à se développer, à
travers ce qui fut moi.

Mallarmé (1995 :343)

Ensuite, cet « homicide » de soi est le reflet de la mort spirituelle du poète. En effet, Mallarmé dans sa longue agonie a pris conscience de son illusion idéaliste. Désormais, la poésie fera ses lettres de noblesse dans un univers vidé de la puissance divine. L'homicide de soi est le parallèle qui passe directement au déicide. Mourir et ressusciter, c'est paradoxalement et symboliquement vivre et tuer Dieu. Ainsi, chez Mallarmé, la mort de Dieu passe par un combat spirituel, une « lutte terrible avec ce vieux et méchant plumage, terrassé, heureusement, Dieu » (Mallarmé (1995 :342).

Au demeurant, la dimension symbolique de la mort est une constante dans *Igitur*. La descente des « escaliers, de l'esprit humain » déconstruit le Temps et

configure une descente aux Enfers, vers les tombeaux ancestraux où Igitur, en prise avec le désordre de son esprit, voué aux délires jusqu'à la limite de la folie, doit revivre le passé de sa race comme une angoisse existentielle dans un univers de déréalité :

[...] j'aimerais rentrer en mon Ombre incréée et antérieure, et dépouiller par la pensée le travestissement que m'a imposé la nécessité, d'habiter le cœur de cette race. (Mallarmé, 1951 :438)

De ce fait, *Igitur* apparaît comme un drame existentiel qui se joue sur la scène d'une conscience de soi dévidée de toute contenance, travestie jusqu'à devenir un moi incréé. Cette mort de soi, qui rappelle la fameuse crise de 1866, dans cet univers mortuaire se présente comme un enjeu existentiel et spirituel en ce qu'il porte sur un acte, « l'acte qui le sépare de la mort », et qu'il exporte dans un hors temps, nourri de rêve : le « moi projeté absolu ».

Mais, au-delà de cet enjeu, *Igitur* structure un espace fictionnel qui instaure un jeu littéraire qui témoigne de la toute-puissance du poète créateur. Dès lors, la poésie est vidée de toute transcendance dans une sorte de double combat à mort-combat spirituel avec soi et combat avec l'être suprême- et devient une aventure langagière dans laquelle le poète sera un Dieu tout puissant, un Dieu du Verbe dans le Temple de la création.

Conclusion :

L'omniprésence du thème de la mort dans la poésie mallarméenne démontre que l'aventure poésie repose sur une dialectique de déconstruction et de construction, une expérience dans les profondeurs du néant de l'existence et de la poésie. Si la mort, de par son aspect ténébreux et pierreux, détruit la vie et plonge dans les ressentiments (chagrin, désolation, ennui, souffrance...) et dans un vide sans limite, elle permet paradoxalement à Mallarmé de féconder sa poésie avec des titres (poèmes) et un langage métaphorique funeste. La mort vécue dans le plus profond de son être et dans la réalité désolante se révèle comme un ferment qui autorisent, chez Mallarmé des visions oniriques, délirantes et insolites.

Si Mallarmé a triomphé de sa crise, de cette « mort symbolique » avec une résurrection spirituelle et idéologique, les héros de ses « Tombeaux » et, au-delà les morts survivent dans une éternité post-mortem, qui se révélerait être « la vraie vie ». Cette poétique de la mort, qui se répète et se repère dans toute son œuvre comme « une métaphore obsédante », se manifeste dans une écriture structurée avec de « puissants calculs et subtils » (1975 : 612), faisant ainsi de la poésie de Mallarmé, une expérience du langage hors du commun.

Références bibliographiques

- BAUDELAIRE Charles, 1975, Œuvres complètes, Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II.
- BAUDELAIRE Charles, 1989, Les Fleurs du Mal, Paris, coll. « Pocket ».
- BÉNICHOU Paul, 1995, Selon Mallarmé, Paris, Gallimard.
- COHN Roger, 1951, L'œuvre de Mallarmé ; un coup de dés, Paris, Librairie Les Lettres.
- DEL FEL Guy, 1951, L'esthétique de Stéphane Mallarmé, Paris, Flammarion.
- FOUCAULT Michel, 2001. Dits et écrits, Paris, Gallimard, coll. « Quarto ».
- MALLARMÉ Stéphane, 1995, Correspondance complète 1862-1871, suivi de Lettres sur la poésie 1872-1898, avec des Lettres inédites, Edition établie et annotée par Bertrand Marchal, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique ».
- MALLARMÉ Stéphane, 1951, Œuvres complètes, texte établi et annoté par Henri Mondor et G. Jean-Aubry, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ». MARCHAL Bertrand, 1998, Mallarmé, Paris, Presses de l'Université de Sorbonne.
- MARCHAL Bertrand, 1985, Lecture de Mallarmé, Paris, Corti.
- MARCHAL Bertrand, 1988, La religion de Mallarmé, Paris, Corti.
- MAURON Charles, 1964, Des métaphores obsédantes au mythe personnel, Paris, Corti.
- MAURON Charles, 1968, Mallarmé l'obscur, Paris, Corti.
- MESCHONNIC Henry, 1985, Stéphane Mallarmé, Ecrits sur le Livre, Paris, Eclat, coll. « Philosophie imaginaire ».
- MICHAUD Guy, 1953, Mallarmé : l'homme et l'œuvre, Paris, Hatier-Bovin.
- NICOLAS Henry, 1963, Mallarmé et le symbolisme, Paris, Larousse.
- RIMBAUD Arthur, 1984, Poésies, Une saison en Enfer, Illuminations, Paris, Gallimard.
- SOLLERS Philipe, 1971, L'écriture et l'expérience des limites, Paris, Seuil.
- THIBAUDET Albert, 1926, La poésie de Stéphane Mallarmé, Paris, Gallimard.